

## LE CHEVEU BLANC

Dépouille de mon front parfois triste et brûlant,  
Je te tiens prisonnier, ô premier cheveu blanc !  
Es-tu né du travail ? Messenger de vieillesse,  
Avant l'heure viens-tu du printemps qui me laisse  
M'apporter sans pitié l'inconsolable adieu ?  
Ma jeunesse tient-elle à ce frêle cheveu ?  
Me dis-tu que la vie est un brillant mensonge  
Qui fuit comme au matin l'aile d'un joyeux songe ?  
Mais je suis jeune encor ! mais je sens dans mon cœur,  
Nid négligé longtemps, éclore de bonheur !  
Car l'espoir m'est venu, car une femme aimée  
Sourit à mon amour, car mon âme charmée,  
Entrevoyant enfin des jours plus radieux,  
Au printemps se refuse à faire ses adieux.  
Tu n'es pas l'envoyé de la froide vieillesse ;  
Non, ce n'est pas encor le printemps qui me laisse !  
Ce qui t'a fait blanchir, frêle cheveu d'argent,  
Non, ce n'est pas la Parque au pas trop diligent.  
C'est plutôt, tu le sais, quelque sombre pensée,  
Hantant souvent mon rêve et souvent repoussée,  
Mais revenant toujours se poser sur mon front...  
Hélas ! ainsi que toi d'autres grisonneront !

Oh ! chère sœur, c'est toi, de ta main imprudente,  
Qui, m'ôtant ce cheveu, de ma jeunesse ardente  
Brisas l'illusion ! C'est toi, quand souriant  
A mon œuvre ébauchée et sans doute oubliant  
Que j'écoute, rêveur, le vol des nobles muses,  
A caresser mon front quelquefois qui t'amuses !  
C'est toi qui sans savoir le mal que tu causais,  
Tenant ce fil d'argent dans tes doigts me disais :  
" O frère, j'ai trouvé sur ton grand front qui ride  
" Ce cheveu blanc de ta pensée encore humide ! "